

ESQUISSES BLIDÉENNES

Une Ziara au Bois Sacré

Trois heures de l'après-midi ! C'est le moment de la prière de l'« akeur ». A travers les oliviers gigantesques du Bois Sacré, le soleil darde ses rayons obliques sur la blanche « Kouba » de Sidi Yacoub, qui semble enveloppée d'un nimbe de gloire et se détache lumineuse et gaie sur le feuillage sombre des arbres. Et comme le tombeau seul est illuminé d'une auréole, alors que tout autour l'ombre règne épaisse et fraîche, on croirait volontiers qu'Allah veut glorifier son serviteur et montrer aux croyants sa puissance. L'élégante Kouba a pris aujourd'hui un air de fête ; l'entrée soigneusement balayée, les murs nettoyés et badigeonnés de blanc à nouveau, et par les portes grandes ouvertes s'échappent, en même temps que des bouffées de parfum, les chants monotones que brâme « l'Oukil » d'une voix fausse, tout en mettant la dernière main à l'arrangement de la chapelle. Celle-ci, cependant, n'est ni bien propre, ni bien somptueuse.

Des nattes de jonc vernissées dégrées, trouées dentelées, effrangées par l'usage, couvrent le sol de terre battue, bossue de tombes minuscules ; les murs sont cachés par des lambeaux d'étoffes grossières, décolorées par le temps et de ci, de là, on voit, appendus à des crochets de fer, des cierges minces de couleur, des lampes de fer-blanc, et des tableaux bizarres — or sur fond rouge — qui représentent des animaux apocalyptiques, ou la ville sainte Mekka avec le tombeau de son prophète. Au centre de la salle voûtée, basse et obscure, le tombeau du saint marabout disparaît sous des pièces de cotonnade bleue et jaune, des fragments de soie fanée verte et rouge qui donnerait à ce catafalque l'aspect d'un monceau de bannières, n'étaient les grands étendards religieux arborés aux quatre angles.— Et l'oukil, en braillant à tue-tête ses chants religieux où revient sans cesse la phrase « In chā Allah » (s'il plaît à Dieu), touche à tous ces objets qu'il a le devoir de rendre propres, mais qui ne gardent du contact de ses doigts que des tâches huileuses et noirâtres. Les pèlerins, cependant, arrivent un à un de tous les côtés du Bois Sacré. Ils marchent avec lenteur en tenant à la main leurs chaussures, échangent quelques paroles de politesse avec

l'oukil couché maintenant sur un banc à la porte du monument sacré, et vont s'asseoir sur leurs talons au pied d'un arbre eu attendant leur tour de pénétrer dans la chapelle. Le défilé commence dès lors auprès du tombeau de Sidi-Yacoub. C'est pendant trois heures une succession continue d'enfants, de femmes de tout âge et de toute condition, les unes vêtues de « haïks » de soie, d'une blancheur éclatante, d'autres, au contraire, couvertes de loques sordides, sales et grouillant de vermine. Et toutes sont voilées hermétiquement et me paraissent étranges dans l'ampleur flottante de leurs longs vêtements ; et je me dépote, car à ne voir d'elles que leurs pieds et un œil sous les voiles, je ne puis reconnaître si elles sont jeunes et jolies.

Riches ou pauvres, toutes se confondent dans un même prosternement sur la tombe du marabout. Accroupies au pied du catafalque dont elles baisent les portants par intervalles, semblables à d'informes paquets de linge, elles adressent à Sidi-Yacoub leurs prières qui sont plutôt des marchés en bonne et due forme :

— « O Sidi-Yacoub-ben Chérif, donne-moi un fils et je te donnerai un veau,

— « Sidi compagnon de Dieu, rends-moi les faveurs de mon mari, et je te donnerai deux douros (dix francs).

— O Sidi, le plus puissant des marabouts, fais mourir Yamina la favorite de mon époux et je te ferai cadeau d'un bœuf. Et des soupirs angoissés entrecourent l'expression de tous ces désirs, et les femmes baisent le sol fiévreusement et frappent du front la pierre nue en récitant des versets du Coran, tandis qu'auprès d'elles, d'un réchaud où brûlent des parfums s'échappent des tourbillons de fumée odorante qui monte vers la coupole de la chapelle, emportant jusqu'aux pieds de Sidi-Yacoub les supplications des pèlerins. Mais bientôt le soleil déclinant à l'horizon indique que l'heure a sonné de la fermeture du temple. L'oukil chantant toujours les louanges d'Allah, ramasse les dons des ziarins et ferme à triple tour les portes du saint lieu. Le Bois Sacré retombe dans son silence habituel, son grand silence de cimetière.

A travers les arbres géants, parmi les frondaisons épaisses et le fouillis des lianes, on n'aperçoit plus çà et là que quelques couples d'amoureux en maraude, ou de jeunes croyants mélancoliques songeant aux houris — aux yeux de gazelle et aux seins en forme de

poires — qui sont à la disposition de chacun des élus dans le paradis de Mahomet. La paix du soir s'étend autour du Marabout de Sidi-Yacoub, et dans l'air pur flotte un léger parfum d'aromates, une odeur de benjoin qui disparaît peu à peu sous l'effort de la brise.

J. de MONTAIGLIN

Le Tell du 02/01/1897